





**Joaquín Mbomío**

# **Le curé de Niefang**

Traduction: Constantin ESSONO ESSONO

Sous la Direction de :

Véronique Solange OKOME-BEKA



© 2016 Joaquín Mbomío

Druck und Vertrieb im Auftrag der Autorin/de  
Autors: Buchschmiede von Dataform Media GmbH,

Wien

[www.buchschmiede.com](http://www.buchschmiede.com)

ISBN :

Paperback: 978-3-99049-819-4

Hardcover: 978-3-99049-820-0

Das Werk, einschließlich seiner Teile, ist urheberrechtlich geschützt. Jede Verwertung ist ohne Zustimmung des Verlages und des Autors unzulässig. Dies gilt insbesondere für die elektronische oder sonstige Vervielfältigung, Übersetzung, Verbreitung und öffentliche Zugänglichmachung.

En cooperación con



© ediciones en auge 2016  
[www.ediciones-en-auge.eu](http://www.ediciones-en-auge.eu)



## **PROLOGUE**

Au moment où je me mets à écrire le prologue du CURE DE NIEFANG, j'ai l'esprit captivé par le portrait adulateur de la ville natale de l'auteur. Niefang, un univers éclectique qui produit des curiosités dignes de ce récit.

Certainement, l'histoire fait l'histoire; celle qui, avec ses multiples couleurs, ses multiples cauchemars, produit un idéal de différence dominante, ou de spécification d'un peuple. Et le plus frappant, pour le moins, en ce qui nous concerne, est que ce différentiateur des peuples en Guinée se reflète dans une langue et une thématique qu'on ne peut comprendre qu'à partir de sa manifeste particularité nationale.

LE CURE DE NIEFANG est un de ces fruits que la nouvelle littérature nationale nous offre avec ses thèmes variés. Mais, surtout, avec la ferme volonté de transmettre en hispano-bantou, le patrimoine culturel d'un peuple, à partir de sa propre métaphysique.

Il s'agit ici de déclencher des conflits culturels sous-jacents dans l'histoire interne de la Guinée Équatoriale pour ensuite, chanter avec nostalgie la libération, le triomphe, et le dénouement heureux d'un drame apocalyptique.

Tout fait culturel en effet est un conflit et à tout moment de l'histoire d'une culture, on prend conscience de la dichotomie passé-futur : la vie et la mort

; l'amour et la haine. Et dans LE CURE DE NIEFANG, le conflit culturel devient plus évident dans le syncrétisme religieux d'Edum, où la tradition et le christianisme s'entrelacent innocemment, où quand les amours, apparemment interdits, rappellent le passé virulent d'un régime dictatorial inédit. Explosion de toute liberté réprimée.

C'est pourquoi, cette narration sui generis, renferme toute la spécificité guinéenne, à partir du moment où le facteur langue signifie, dans ce texte, une confrontation inévitable entre le surréel et le langage suggéré, ou imposé, par ces lointaines circonstances aigres-douces de l'histoire parallèle Hispanoguinéenne.

LE CURE DE NIEFANG peut et doit se juger dans le cadre de la tragi-comédie mal conçue, où la réouverture de l'église, la libération du Père Gabriel et sa promotion épiscopale représentent la régénération désirée du christianisme, et de tous les secteurs de notre société. Tandis que la passion amoureuse de *Soledad* est comme un triomphe inévitable de l'amour qui n'a pas de frontières pour exprimer dans l'âme, le bonheur total des hommes.

**Anacleto OLÓ MIBUY**

## **LE CURE DE NIEFANG**

Au moment où nous publions LE CURE DE NIEFANG, notre pays, la Guinée Équatoriale, traverse une période transitoire très difficile pendant laquelle la population, excédée par plusieurs années d'outrage et de monolithisme archaïque, a initié un processus irréversible de profonde transformation de la société guinéenne pour embrasser les nouvelles valeurs démocratiques, en accord avec les temps modernes.

Cette phase critique se caractérise, dans le cadre culturel, par l'action des intellectuels guinéens. Ceux-ci, avec des moyens matériels très limités, défendent et protègent le patrimoine culturel qui définit aujourd'hui l'identité guinéenne, forgée par plusieurs siècles d'échanges entre la tradition africaine et les valeurs hispaniques, face à l'agression que représente la brusque pénétration politique et économique de la francophonie dans l'espace équato-guinéen. Nous considérons que les valeurs fondamentales qui constituent l'identité guinéenne peuvent être liquidées, comme ce fut le cas des Philippines avec les anglo-saxons, face aux efforts déployés par le gouvernement français dans son inlassable labeur de déplacer non seulement l'Espagne, mais aussi toute la culture hispanique, dans l'unique territoire hispanophone d'Afrique noire.

Nous rappelons ici qu'en 1994, le gouvernement français a **dégagé** un budget d'environ 330 millions de francs CFA (3,3 millions de francs français), pour le développement des programmes et centres de diffusion de la civilisation française en Guinée Équatoriale. Un pays fragile, sous-peuplé et de petite superficie comme la Guinée Équatoriale, ne pourra résister pendant longtemps à cette avalanche franco-phone.

Pour fortifier et préserver notre patrimoine culturel, la politique française en Guinée Équatoriale doit être condamnée et combattue sans fioritures à travers des actions culturelles de grande envergure. C'est dans ce sens que l'on peut interpréter la publication de la présente œuvre. Il ne faut jamais oublier que ce sont les moules hispaniques qui ont façonné les différents composants ethnolinguistiques que compte la Guinée Équatoriale fang, ndowé, annobonais et bisió. La colonisation espagnole a été assimilée par notre peuple, non sans sacrifices. Cependant, il y a eu une parenté entre les cultures des deux communautés, l'espagnole et l'africaine. C'est pour cela que l'intellectuel guinéen a l'impression de chevaucher aux côtés du noble de la Manche à travers les champs de Montiel. Il souffre dans l'âme en lisant ***Les poèmes*** de Neruda ; avec García Márquez, il vit ***Les cent ans de solitude*** ; et devant la philosophie d'Ortega et Gasset, il ne se fait aucune réserve mentale. Dans sa hutte, il écoute le chant de l'Ivanga et danse le Ndong Mbá, notre patrimoine culturel.

C'est pourquoi les intellectuels guinéens, défenseurs de l'identité culturelle construite par son peuple au bout de plusieurs siècles et générations, ne peuvent pas tolérer cette tentative de déplacer l'apport hispanique profondément enraciné dans la société guinéenne au nom d'une éphémère influence politique basée sur une profonde acculturation, et orientée vers l'hédonisme français.

En dernière analyse, la présente œuvre apparaît aussi comme un hommage à la rencontre séculaire entre les cultures et les peuples de l'Espagne et les traditions des peuples de la Guinée continentale.

**Joaquín Mbomio Bacheng**

*Genève, 22 avril 1994*

## **PETIT LEXIQUE**

**Pour** garder l'authenticité et la force expressive de certains concepts, nous avons introduit quelques termes de la langue fang et ndowé **dans** notre texte. En voici les plus usuels :

**ENGONG** = Peuple mythologique de la chanson de geste fang qui raconte des événements extraordinaires.

**AKONG** = Le jeu d'échecs des fangs, très populaire en Guinée, au Gabon et au Cameroun.

**MVET** = Guitare traditionnelle fang.

**OYENG** = Chanson de geste, conte, légende.

**ESSONO OBIANG ENGON** = Grand conteur de Mvet fang, mort en 1988.

**IVANGA** = Danse traditionnelle ndowé réservée aux femmes.

**MEKUYO** = Danse traditionnelle ndowé réservée aux hommes.

**NDONG MBA** = OMIAS, MOSONG, OBUNG.

**OLA OCHAA** = Danses traditionnelles fang.

**MBILI** = Esprit, la thérapie des esprits, le rite des esprits. Au Gabon, cette pratique apparaît comme une secte religieuse reconnue officiellement par les autorités.

**FANG** = Ethnie majoritaire en Guinée, au Gabon et au sud du Cameroun.

**NDOWE** = encore appelés côtiers, occupent le Littoral de la Région Continentale guinéenne ; ils sont nombreux au Gabon, dans la province de l'Estuaire et sur le littoral sud du Cameroun. Ils se divisent en plusieurs sous-groupes parmi lesquels on distingue: les combés, les buikos, les bengas (Île Corisco), ones, balengues, etc.

## LE CURE DE NIEFANG

La dernière prière d'action de grâce terminée, le Père Gabriel leva la main en signe de bénédiction, prononçant en même temps les dernières paroles du rituel final, « allez dans la paix du Christ ». Toute l'assistance répéta en chœur « nous rendons grâce au seigneur... » Le prêtre entonna le chant final « nous annoncerons ton Royaume seigneur... », il enleva ensuite les épais vêtements de célébration et tout ce dont il s'était servi pour le Saint-Office. Gabriel était vêtu d'un jeans et d'une chemise courts manches. Dans cette tenue, l'homme de Dieu se sentit moins lourd et un peu plus soulagé. En traversant la place qui sépare la cathédrale de Bata de la résidence des missionnaires, le prêtre se vit obligé d'étreindre de nombreuses mains tendues à son passage, « tope-là », disent les guinéens. Tous les fidèles qui sortaient de la messe voulaient serrer avec douceur les doigts fins du prêcheur.

Ces jours là, le Père Gabriel était devenu un véritable mythe vivant : les hommes l'acclamaient d'une admiration franche et avec beaucoup de sympathie, les femmes le traitaient avec plus de familiarité et beaucoup d'affection. Elles l'embrassaient sur les deux joues, l'appelant par le diminutif, Gabrielito, et n'arrêtaient pas de lui poser des questions sur sa santé et d'autres curiosités féminines. Une vieille femme qui voulait être plus humble et dévouée que les autres, en immobilisant avec ses mains osseuses les pieds du messager de Dieu, reçut un formidable coup de coude

de la part du furibond sacristain qui vint au secours du faible prêtre qui commençait à s'étouffer dans cette marée humaine éprise d'amour et de charité. Finalement, Gabriel put gagner le portail de la résidence pour aller se réfugier immédiatement dans sa chambre. Dehors, deux vieilles dévotes appartenant à la confrérie de l'adoration, celles-là qui ont l'habitude de sortir du quartier Bumodi, les vendredis, pour aller nettoyer la cathédrale, se mirent à insulter le sacristain pour ne pas leur avoir laissé le temps de toucher l'envoyé de Dieu. Mais, elles se turent immédiatement quand réapparut le robuste garde du corps.

La ferveur de la population de Bata n'était pas étonnante, parce que ce jour était un dimanche, le jour du Seigneur. Et on disait que le Seigneur avait opéré un miracle. Les églises de Guinée avaient rouvert leurs portes et suspendu leurs cloches, lesquelles recommençaient à sonner à tous les vents. Miracle, parce que le grand Macías, unique démon de la Guinée Équatoriale persécutait les prêtres pendant son régime, et ce fils de Satan avait été arrêté et condamné à mort. C'était donc un jour de miracle. En effet, les chrétiens et fidèles de Bata avaient recommencé à écouter l'adorable voix du curé de Niefang, Père Gabriel que l'on avait cru mort quelques temps après avoir été arrêté par les hommes de Macías. De bouche à oreille, les rumeurs coururent, suivant la technique de « radio-macuto » des habitants de Bata, avec une révélation qui fit sensation. On disait que des pêcheurs d'Utonde avaient recueillis, dans leurs filets,

les effets personnels du Père martyr. Mais, malgré ces rumeurs, le Père Gabriel réussit à survivre en prison.

Ce fut un miracle, parce que ce matin-là, le soleil qui rayonnait dans ciel inondait de joie et de lumière ces chrétiens à la conscience saine qui revoyaient leur préicateur en chair et en os. Les habitants de Bata disaient que le religieux était sorti de prison plus rajeuni, d'autres voyaient en lui un sacrifié et sanctifié par le martyre de la prison ; enfin, quoi qu'il en soit, les guinéens recommençaient à croire en Dieu.

Quand le prêtre arriva dans sa chambre, il se laissa tomber sur son lit, comme abattu par une grande fatigue. Son regard resta perdu dans le vide comme s'il interrogeait les abîmes. Près du lit, se trouvait l'éternel crucifix collé au mur. L'homme à moitié nu semblait partager l'angoisse de l'homme allongé.

L'attitude et le comportement de Gabriel avaient beaucoup changé après son incarcération. Ses collègues considéraient que le recueillement du jeune prêtre était dû à la spiritualité qu'il avait acquise dans les moments de tourment de la prison. C'est pour cette raison que personne ne s'étonnait de son air absent et de ses longs silences pendant la messe ; et même à l'heure du repas. D'autant plus qu'ils étaient tous attentifs aux décisions du cuisinier de la communauté et de l'exquise bénédiction que le Père supérieur, homme de bon goût, redonnait au pain blanc et aux sardines fraîches, de bons aliments que les nom-

breuses congrégations espagnoles envoyaient en Guinée Équatoriale pour les frères africains qui venaient de souffrir de faim et de soif pendant la dictature de Macías. De même, Gabriel ignorait les regards furi-bonds que lui lançait le vieux cuisinier de la congrégation, blessé dans son amour propre, son courroux lui importait peu. Beaucoup de personnes ignorent que dans le microcosme des religieux, la nourriture occupe une place importante, un ministère de force et de magnétisme égal à celui de l'eucharistie. Dans une communauté religieuse comme celles que l'on trouve en Guinée, tout membre doit être en bons termes avec le Père économie de la communauté et entretenir aussi une relation franche avec le cuisinier.

L'opulent Père Matanga, qui savait manger, avait l'habileté et la gentillesse d'accompagner le père économie faire ses achats quotidiens, même si cela lui déplaisait beaucoup parce que le père économie, Nkang Zama (serviteur de Dieu, en langue fang), avait fait ses études sacerdotales au Cameroun, pays limitrophe. Ce dernier avait la manie de réciter les passages bibliques en bulu, une langue de Yaoundé considérée comme la version la plus classique du fang, alors que le Père Matanga avait fait ses brillantes études à Rome, siège de l'église catholique. Matanga a obtenu deux licences à l'université pontificale, l'une en théologie et l'autre en philosophie et lettres. De sorte que, les brèves conversations que tenaient les deux évangélistes énervaien énormément le Père Matanga, qui dissimulait très bien son découragement

parce qu'il était sûr que le bon économie abordait les vérités chrétiennes de manière élémentaire, presque primaire. Et, le comble, c'est que Nkang Zama concluait ses discours en évoquant des prophéties bibliques et des chants de "nton ove", un rythme tropical très en vogue dans la liturgie des églises camerounaises. Ce que logiquement, le Père Matanga détestait, à cause de sa formation romaine; mais il était obligé de supporter, de se taire devant la semi-ignorance de son collègue, parfois même en le flattant pour son goût exagéré pour le folklore africain dans l'église de Christ. Cependant, Matanga admirait l'ancien séminariste de Yaoundé pour sa façon particulière de traiter les commerçantes du marché au moment de négocier les prix. Plusieurs d'entre elles étaient camerounaises, âmes pieuses qui savaient que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de la bourse. Cependant, le Père Nkang Zama réussissait toujours à acquérir les produits à moitié prix, ce qui était extraordinaire et peu habituel avec ces vieilles dames avares, plus radines que les haoussas, commerçants expérimentés du Lac Tchad. Mais, la sagacité et la ruse de Nkang Zama n'avaient pas de limites. Car cet homme, connisseur des Saintes Écritures, savait que la meilleure façon de dominer une tribu est simplement de devenir un de ses membres. Ce qui est semblable à un adage populaire qui dit: « *si tu veux tuer un sorcier, deviens un sorcier* ». Ainsi, le Révérend Père Nkang Zama allait tous les matins au marché de Mondoasi, et avait dans son panier plusieurs articles de dévotion : rosaires, scapulaires, crucifix, almanachs de la vierge de Mai et

d'autres articles qui renforcent la foi des croyants. En Guinée Équatoriale, les femmes croient beaucoup et vont au marché plusieurs fois.

Le marché guinéen est un véritable espace public, multicolore et exubérant où tout se vend et tout s'achète. Pourvu de nombreux et différents produits, cet espace commercial est bondé d'articles importés par des commerçants nigérians, camerounais, indous, libanais et d'autres nationalités. Dans notre pays, le marché est un formidable lieu de troc : un doux sourire pour des boucles d'oreilles, un long foulard en échange de quelques moments agréables. La femme, pour séduire, va au marché ; si elle a faim, elle va au marché ; si elle veut s'habiller, elle va au marché ; si elle étrenne un vêtement, elle va au marché. Elle va toujours au marché, parce que c'est là-bas qu'elle trouve tout ce qu'elle veut : des haoussas fortunés, des libanais sortis de la main de Dieu, des marocains de Allah, des français africains, des coopérants espagnols, des indiens très insignifiants, des coréens aux yeux d'hier, des ministres du dernier gouvernement, des hommes en uniforme, des enfants en haillons, d'obscurs trafiquants et toute l'hétérogénéité cosmopolite qu'offre la société guinéenne.

Mais le marché guinéen est avant tout et surtout un fabuleux spectacle tropical, une fête permanente où le guinéen s'identifie et se reconnaît. Il y délimite son horizon socioculturel, mesure son pouvoir d'achat par tous les éléments traditionnels : vente de

bétail, reconnaissance des parents, demandes en mariage, conseil de famille, rapt de femmes, règlement de comptes, escroqueries et désillusions. Le marché guinéen est une éternelle histoire d'amour qui commence par une romance, des sourires soupirs, et se termine comme un drame, par des pleurs et des larmes. Le patron de la société y découvre les cinquante esclaves du cœur de sa bien-aimée. Au marché, on vend. Pour vendre, il faut acheter. Le révérend Père Nkang Zama savait tout cela, il trouvait toujours la parabole juste, l'évangile du jour, et la métaphore idoine dans son dialogue avec les vendeuses, celle-là dont la dévotion n'est comparable qu'à celle d'une sœur andalouse.

Pendant les achats du matin, le Père Matanga s'émerveillait en constatant l'extraordinaire facilité avec laquelle l'ancien séminariste de Yaoundé obtenait la baisse des prix. Il lui suffisait parfois d'évoquer les prouesses de Marie la Miraculeuse dont il montrait les scapulaires de façon révérencielle aux commerçantes enjolées. A la fin des achats, la voiture du missionnaire se remplissait de tout : bananes de Bolondo, poisson fumé de Kogo, viande d'Ayantagan, plantain d'Evinayong, ignames de Malabo, manioc de Nie-fang, malamba d'Akonibe, alors que les commerçantes restaient avec des scapulaires d'une blancheur éclatante de la vierge de l'abondance.

Après les achats du matin, en compagnie du père économie, le Père Matanga, suivant la ligne de conduite qu'il s'était fixé, allait généreusement dire